

Rencontre avec Freddy MICHALSKI

Le grand bonheur de ne pas connaître Vaugelas

Il a traduit de l'anglais et de l'américain, plus de quatre-vingts livres, essentiellement du roman noir contemporain. Ses traductions de Ellroy et de James Lee Burke ont reçu le prix de la traduction de l'association 813. Il est aussi le traducteur d'Edward Bunker. Sans avoir écrit lui-même un seul ouvrage en tant qu'auteur, Freddy Michalski est considéré pourtant par certains comme l'un de nos meilleurs stylistes. Un grand maître de la langue.

C'est, comme souvent, par hasard, disons un hasard sollicité que je suis devenu traducteur. J'ai toujours aimé la littérature dite noire, ou plus simplement, ce qu'il était convenu d'appeler le polar. J'en ai lu des tonnes pendant mes années d'université, ce qui m'a aidé, je suppose, à supporter certains « pensums » qui, pour brillants qu'ils soient selon les critères convenables, reçus et acceptés, ne m'emmerdaient pas moins très copieusement. Ce qui ne signifie pas dans mon esprit que c'est une littérature facile et simplement distrayante. Quand j'ai découvert Faulkner, c'était pour moi un des sommets du roman noir. Et je n'en ai toujours pas trouvé d'équivalent. Idem pour Céline. Toujours est-il que l'exercice de traduction ayant toujours eu ma faveur, j'ai demandé, il y a maintenant quinze ans, à un ami enseignant, Pierre Bondil, lui aussi traducteur de son état et dont je savais qu'il connaissait personnellement François Guérif, aujourd'hui directeur de collection chez Rivages, de penser à moi si d'aventure une traduction se présentait. Il est arrivé un jour avec un livre qui suscitait chez lui quelques réticences, c'est le moins qu'on puisse dire : il s'agissait de *Blood on the Moon*, de James Ellroy. En me proposant de faire un chapitre d'essai. Le livre - ou son auteur, plutôt - a suscité en moi des réticences similaires, mais en même temps, j'ai été emporté par cette voix toute neuve, cet imaginaire hors du commun, et une construction qui ne ressemblaient à rien de ce que je connaissais. J'ai fait l'essai, il a été accepté, et j'ai traduit le livre, devenu en français *Lune Sanglante*. C'est ainsi que tout a commencé.

Mon choix de la littérature noire est délibéré. La littérature blanche, par opposition, particulièrement en France, m'apparaît beaucoup trop nombriliste, complaisante, psychologisante à outrance, sans parler de sa fascination caricaturale pour ce que je qualifie de psychanalyse de supermarché. La littérature noire, en revanche, m'apparaît ancrée elle dans sa réalité, sociale, économique, juste témoin de son temps, de la même manière que Balzac ou Zola ont été les témoins, défenseurs, illustrateurs de la vie de leur temps. Quand j'ai le malheur de lire un « roman français contemporain », les bras m'en tombent : on croirait que tous les auteurs ne rêvent que d'écrire comme Balzac, dans un français précieux et suranné, à croire que Proust, Joyce, Céline, Faulkner n'ont jamais existé. J'en ai pourtant essayé. Il en reste peu. En outre, je suis très sensible à la langue, ses inventions, son potentiel de création incessant, et c'est une chose que je trouve et dont je me délecte dans le roman américain, policier, noir, ou autre. L'Amérique a eu le grand bonheur de ne pas connaître Vaugelas.

Les problèmes spécifiques que cette littérature pose au traducteur sont liés justement à une langue qui se soucie peu de règles cartésiennes, l'américain, essentiellement, et qui crée, sans ambages ni regrets ni orgueil particuliers, face à une autre langue qui s'embarrasse toujours de corsets et d'armures, comme si elle rêvait toujours à un paradis perdu d'une langue disparue. Les mêmes de banlieue ont plus de potentiel créatif que l'académie, ou les critiques littéraires. En outre, la musique des deux langues est tellement différente que c'est toujours une gageure que d'essayer de donner au texte français un pouvoir évocateur aussi chargé que le texte d'origine.

La familiarisation, quant à elle, est venue avec le temps et les lectures. Et il y en a eu beaucoup. San Antonio, que j'ai jadis beaucoup aimé, m'a ouvert des horizons que je ne soupçonnais pas. Simenon, pour sa simplicité. Jim Thompson, pour son tragique désespéré

et drôle. Et beaucoup, beaucoup, de ce qu'il est convenu d'appeler les sous-littératures. La lecture des premières traductions de Série Noire également. Ainsi que toutes mes découvertes (universitaires au départ) de la littérature anglaise : Shakespeare, Conrad, James Joyce et William Blake sont des monuments pour moi inégalables, à des titres très opposés. Le problème des parlers régionaux est relativement simple : quand j'ai commencé à traduire James Lee Burke, je lui ai téléphoné pour savoir ce qu'il voulait faire en utilisant un cajun un peu simplifié chez certains de ses personnages. Lorsqu'il m'a répondu qu'il voulait simplement démarquer certains personnages de par leur culture ou leur éducation, ou manque d'éducation, j'ai renoncé à utiliser le cajun, qui aurait demandé un gros appareil de notes, la langue étant complètement différente du français contemporain. J'ai opté pour des approximations de ch'ti mi à cause des ressemblances de structure, de contrepoints et de rythmique, une certaine similitude dans la musique et les sonorités.

Le cas de *Docherty* est plus simple encore : quand j'ai rendu ma traduction, une autre traduction de *Docherty* était parue aux Presses Universitaires de Grenoble, par un universitaire de Strasbourg, ce qui a retardé de quelques années la traduction parue chez Rivages. William McIlvaney faisait parler les mineurs en dialecte écossais, marquant ainsi de manière délibérée la différence de classe et de culture. Je n'ai rien reconnu du parler des mineurs dans la traduction parue à Grenoble. La décision s'est imposée d'elle-même : je connais la patois ch'ti, je l'ai pratiqué – il a été ma langue après le polonais – et j'ai vécu toute ma jeunesse chez les mineurs. C'était aussi une manière de rendre hommage à ces hommes dont j'ai compris tardivement qu'ils avaient été les esclaves de notre belle république. En entendant lire les dialogues, j'ai réentendu les voix qui ont bercé mon enfance. Et le décalage entre les deux langues est à mon sens aussi juste en français qu'en anglais

J'ai la chance de pouvoir choisir les livres que je traduis, ayant un autre métier. Donc le découragement n'entre pas en ligne de compte. Petit adage arrogant : en traduction, il n'y a pas de problèmes. Il n'y a que des solutions. Disons que ce qui me guide dans mes choix se résume à un mot : plaisir, souvent lié à une certaine perception de la difficulté inhérente à la chose à traduire. Un style, une vision, une voix, une nouvelle manière, ou une manière originale de percevoir et de rendre compte de la réalité. Tout a été dit, et écrit. Et on continue à lire, et à écrire. Un imaginaire qui voit plus loin, et donc qui ouvre plus avant, des mots un peu tordus qui te font sentir un petit au-delà des banalités, une musique qui traîne dans tes oreilles un peu plus longtemps, qui s'attarde et fait naître des images ou des associations incongrues, un plaisir et un amour de la langue, voilà un peu les critères qui me guident. Les livres que je préfère ne sont pas forcément ceux qui se sont les mieux vendus. Mais c'est ainsi.

Je ne suis pas un écrivain frustré. Il m'arrive d'écrire, des choses courtes, très alambiquées parfois, par pur plaisir des mots, mais je n'ai pas un imaginaire de romancier. Et j'ai trop de passions en à-côté pour me sentir frustré en quoi que ce soit. Avis très personnel : il y a bien trop de livres qui se publient, souvent pour de simples raisons de marché, pour occuper la place, ou parce que l'air du temps – et les médias – les commandent. Les gens, donc les éditeurs – devraient relire plus souvent *Les Lettres à Un Jeune Poète* de R.M. Rilke. Ils y trouveraient peut-être la raison qui peut pousser un homme à écrire. Je préfère le dessin, la peinture, la gravure, et autres activités directement manuelles, quant à moi, comme moyens d'expression personnels. Je doute que tu voies un jour mon nom sous le titre d'un roman d'auteur. La traduction me suffit. Peut-être parce que ses difficultés sont plus circonscrites ? Qui sait ? J'aime écrire à mes amis. C'est tout. En outre, je ne connais guère de grands, très grands romanciers contemporains. Alors, tant qu'à faire, pourquoi se leurrer, et rajouter un livre de plus à la marée qui envahit chaque année les étals des soldeurs ?

Propos recueillis par Georges Guillaïn